

Lorraine. Son calvinisme est patent en 1562. Expulsé, il gagne d'abord Saint-Nicolas-de-Port, puis, dès 1567, l'Alsace ; il est pasteur suppléant à Sainte-Marie-aux-Mines. Cette vie chahutée a inspiré son œuvre poétique « largement méconnue » (p. 52). L'A. s'y est attelé, avec bonheur (les *Poemata* seront édités dans la même collection). Les *Carmina* (Lyon, Jean de Tournes, 1557) sont replacés dans le contexte du cercle que préside le cardinal Jean Du Bellay et dont la postérité a retenu des noms : Maurice Scève, Pontus de Thiard, Joachim Du Bellay (cousin du cardinal). Ensuite sont présentés inspiration, thèmes (poésies de circonstance, autobiographiques, d'auto-justification) et syncrétisme pagano-chrétien des *Carmina*, avant le contexte lorrain. Des M. loue les Guises (il se rétractera plus tard), les idéalise, est le miroir des ambitions de la branche cadette de Lorraine (on dit « la pourpre cardinalice », et non « cardinale », p. 68) ; encore crypto-protestant, il ne dit rien de leur lutte contre « l'hérésie ». Cette introduction bien documentée est aussi une plongée dans l'histoire de la Lorraine. L'édition présente numérote les poèmes et fait apparaître un regroupement par sections thématiques ou formelles. Résumés et destinataires ouvrent chaque section ; quelques vers sont annotés. La traduction opte pour la littéralité modérée, collant à la structure de l'original latin, même complexe (foin de l'hypotaxe actuelle), hormis certaines accumulations syntaxiques et lexicales. Suppression de chevilles (type *ore loquentem*). Des M. s'est parfois traduit lui-même ; l'A. y a regardé, mais traduit avec plus de fidélité. Que garder d'un vocabulaire classique ? Nervia (Tournai) passe en français ; *Bellaius*, créé à partir du français, est traduit « Du Bellay ». Des cas sont plus complexes, touchant la vie matérielle, les institutions. Ainsi, *dux* n'est pas toujours un duc, mais un chef, un guide ; petite liste p. 60. Les abréviations sont développées, la ponctuation modernisée, le texte parfois corrigé (de façon motivée, p. 73). La fin du volume contient un glossaire des *realia* et une bibliographie. La liste des mètres est établie (p. 74), sans considérations stylistiques. On peut le regretter. Le lecteur féru d'Histoire appréciera les allusions politiques ; le latiniste, les allusions mythologiques, le rythme, la maîtrise du versificateur, les images. Ainsi, *Carm.*, I, 30 (p. 86) : *Insula praerupto circum uaga gurgite fertur*, « l'île va, au creux du tourbillon, errant à la ronde ». La métaphore, où l'impression l'emporte sur la réalité (les vagues bougent, non l'île), serait mieux rendue si l'on traduit (sans refléter les sonorités de l'hexamètre ni l'opposition entre les spondees des 2^e et 3^e pieds et les dactyles) : « L'île, sous l'effet des vagues violentes, est emportée [*circum ... fertur*], incertaine ». La beauté de certains vers fait oublier les conventions du contenu, le ton récurrent du courtois (pouvait-il alors en être autrement ?). C'est comme en musique, si l'on ose s'élever vers les sommets : on oublie vite les paroles flatteuses de certaines cantates de Bach à l'égard des Princes électeurs de Saxe (BWV 206, 207a, 215) ou d'un chambellan (BWV 212) : la musique emporte tout. – B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Ernst A. SCHMIDT, Manfred ULLMANN, *Aristoteles in Fes. Zum Wert der arabischen Überlieferung der Nikomachischen Ethik für die Kritik des griechischen Textes* (Schriften der Philosophisch-Historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Bd. 49), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012, 15 x 21, 122 p., br., ISBN 978-3-8253-6014-6.

Conservée à la mosquée Karaouiyye de Fès, une traduction arabe de l'*Éth. Nic.* fut partiellement découverte dès l'hiver 1951-1952 par l'orientaliste A. J. Arberry ; d'autres orientalistes poursuivront les investigations : il appert que la traduction des l. V-X est due à Eustathios (vers 830) et celle des l. I-IV, à Ishāq ibn Hunain (vers 870). Le premier chapitre retrace l'histoire de cette découverte, susceptible de modifier l'établissement du texte d'Aristote. La traduction arabe présente en effet des variantes (issues d'une source grecque, constituée d'un ou de plusieurs mss), dont une partie seulement correspond à certains de nos mss (le plus ancien, le *Laurentianus* 81,11, est

de la fin du IX^e s.) et à la traduction de Robert Grosseteste qui, au XIII^e siècle, dut cependant utiliser un ms. plus tardif que le *Laurentianus*. Le second chapitre met en parallèle 250 passages, dégageant différences (59 %) et convergences entre la traduction arabe et nos mss. Le troisième chapitre retient les variantes correctes : 18 leçons grecques, restituées à partir de cette traduction. Un exemple (p. 108), 1115 b 19, à propos du courage devant les difficultés : la traduction arabe permet de restituer καθ' ἔξιν (« selon ses capacités »), au lieu de κατ' ἄξιαν (« d'une manière conforme ») ; la restitution s'accorde beaucoup plus précisément au contexte. Voilà un ouvrage dont l'édition de l'*Éth. Nic.* devra désormais tenir compte. – B. STENUIT.

John BODEL, Saul M. OLYAN (éd.), *Household and Family Religion in Antiquity* (Comparative Histories), Oxford, Wiley - Blackwell, 2012, 17 x 24,5, XVII + 324 p., br. £ 27,99, ISBN 978-1-118-25533-9.

Le volume fait partie d'une collection, *Comparative Histories* ; il réunit des études sur différentes sociétés antiques, proche-orientales, égyptienne, grecque et romaine. Ces études sont juxtaposées ; l'introduction et la conclusion peuvent éventuellement ressortir à une démarche comparatiste. Les éditeurs maintiennent une double dénomination, *Household and Family*, qu'ils tentent de distinguer, car elle est récurrente dans les treize contributions. En français, on parle volontiers de religion privée, par rapport aux cultes publics. C'est cette distinction que C. A. Faraone (p. 210-228) étudie en Grèce, nuancant, comme il a déjà été fait, une πόλις-religion soi-disant souveraine. L'οἶκος et le γένος ont leurs pratiques religieuses, peu différentes en fait de la religion de la Cité, à l'exception du rôle des femmes et de l'importance de la magie, propres à la religion privée ; l'A. analyse quelques tablettes d'exécration. D. Boedeker (p. 229-247) souligne elle aussi les affinités des cultes publics et privés en Grèce classique ; il s'agit surtout d'une question d'échelle. Des conflits surgissent entre les deux sphères. Par exemple, des familles en vue d'Athènes restent attachées à des privilèges, peu compatibles avec la poussée démocratique. Par ailleurs, naissance, mort et amour relèvent des seuls cultes privés ; la part faite aux superstitions pourrait être plus grande (les amulettes, p. 243). Dernière contribution sur l'Antiquité classique, celle de J. Bodel (p. 248-275) sur Rome. Il examine quelques cas, tel le transfert par Cicéron d'une statuette de Minerve, de sa maison (promise à la destruction lors de son exil) vers le Capitole : exemple d'interférence entre public et privé. Les laïques, s'ils ont des caractéristiques générales, connaissent bien des variations, qui reflètent les orientations de dévotions privées. Ces contributions n'entendent pas fournir une synthèse des cultes privés, mais donnent des coups de projecteur significatifs. – B. STENUIT.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Jean ALLAUX (éd.), *Hérodote. Formes de pensée, figures du récit* (Histoire ancienne), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 15,5 x 24, 206 p., br. EUR 16, ISBN 978-2-7535-2181-0.

Hérodote, « père de l'histoire » : par cette expression, Cicéron (*Leg.*, I, 1, 5) ne pressentait sans doute pas la polémique, toujours actuelle, vive, comme on put le constater lorsque W. K. PRITCHETT, en 1995, publia *The Liar School of Herodotus*, une défense assez acérée de cette ιστορίης ἀπόδειξις (*Histoire* ou *Enquête*), que D. FEHLING (1971) avait reléguée aux rayons de la fiction. Déjà Lucien, comme l'explique M. Tamiolaki (p. 147-160), avait traité la question de la véracité de l'historien d'Halicarnasse (*Histoire vraie*, II, 31 et passim ; *Amis du mensonge* II, 34, 2-4) ; il lui reprochait son penchant pour le merveilleux et l'exotique, sa méthode et ses principes d'interprétation. En effet, pour Hérodote, la vérité est très relative et le mensonge connaît des degrés ; pour Lucien, la vérité est un concept absolu : il faut dire la vérité brute (*Comment on écrit l'histoire*, 51), instruire tant à charge qu'à décharge (*ibid.*, 38,